

—Je les vois partout, ces monstres !... Ils me poursuivent, me hantent !... .

Elle voulut descendre. Mais elle n'en eut pas le temps : l'attelage, ayant contourné la charrette de foin, repartait au plus vite.

Mme de Chazay se pencha à corps perdu hors de la voiture, le moissonneur avait disparu, ou tout au moins lui fut-il impossible de l'apercevoir.

Néanmoins, cette vision, qui n'avait certainement pas eu la durée d'un éclair, demeura comme une préoccupation latente dans l'esprit de Mme de Chazay.

Et elle fit mander auprès d'elle, dès sa rentrée aux Sept-Chênes, M. Thomas Glayn.

Il arriva essouffé, s'épongeant le front, tout aux ordres de Mme la comtesse, bien qu'il fût sur les dents par suite de l'excédent de travail que nécessitait la fenaison.

—Votre Grâce voudra bien m'excuser, milady. Mais vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir à conduire une centaine de gailards qui ne cherchent qu'à vous gagner à la main... Ah ! les intérêts de sir Roland sont très durs à garder... Enfin... Je ne me suis pas fait attendre, au moins, et je suis tout au service de Votre Grâce !... .

Mme de Chazay s'excusait, mais elle désirait justement avoir des détails sur la façon dont s'opérait la fenaison. Elle aussi, en France, elle possédait une très grande propriété. Elle allait être appelée à la surveiller elle-même. Et naturellement, elle désirait s'instruire et connaître les perfectionnements que les très pratiques agriculteurs anglais n'avaient pas manqué d'apporter à ces travaux des champs.

Et Thomas Glayn de se rengorger, du moment que l'on reconnaissait encore l'une des supériorités de la vieille Angleterre.

Et il entra dans de minutieux détails.

Aline le laissait aller ; elle avait son idée. Mais quand le régisseur arriva à l'énorme quantité de foin de qualité première que l'on récoltait dans les prés et sur les pelouses des Sept-Chênes, elle l'arrêta tout net pour lui poser cette question :

—Mais il vous faut alors un personnel considérable, pour couper, faner et botteler tout ce précieux fourrage. Car enfin, ce travail doit être exécuté en un très court laps de temps. Le mauvais temps est toujours à craindre, et d'un moment à l'autre, le soleil peut disparaître, la pluie peut venir, compromettant la récolte.

—A qui Sa Grâce le dit-elle !... C'est un tourment incessant pendant plusieurs semaines.

—Et pour ce gros travail, comment pouvez-vous vous procurer un nombre suffisant d'ouvriers ?

—Oh ! milady, on sonne la cloche à la première heure du jour, et deux contremaîtres embauchent tous les ouvriers qui se présentent. Le soir, ils sont payés à la fin des heures de travail, et c'est tout... Il en est qui viennent de très loin... D'autres habitent dans la contrée même... Ce sont tous de braves gens, un peu paresseux, qu'il faut stimuler pour trouver son compte... Et voilà... cela se passe ainsi tous les ans... Seulement, cette fois, nous avons un fort beau temps, et la rentrée des foins sera terminée sous peu de jours. Sa Grâce me permettra-t-elle de lui demander si, en France, on procède de la même manière ?

—Exactement, M. Glayn, et je vous remercie de votre obligeance, je suis suffisamment renseignée.

—Allons ! je suis folle ! murmura Mme de Chazay après le départ du régisseur. — Comment admettre qu'André Lowel ait pu retrouver ma trace d'abord, et ensuite avoir l'idée de venir s'engager aux Sept-Chênes comme moissonneur pour me surveiller et m'espionner !

Et elle dina comme les précédents jours, en arrivant à calmer un peu ses inquiétudes, par la force de sa volonté.

Puis, elle couchait elle-même Colette, éteignait les lumières, sauf une faible veilleuse dont la mince lueur continua à brûler, pareille à un ver luisant, et elle songeait alors à prendre du repos.

Mais non, elle renonçait, pour l'instant du moins, à se mettre au lit. Elle se sentait agitée, en proie à une nervosité tremblante, qui l'avertissait bien qu'elle ne trouverait en son lit aucun sommeil.

La chaleur était accablante. Une buée opaque montait du parc, noyant les objets, les arbres et les entours dans une même teinte grise. A peine pouvait-elle, maintenant qu'elle était appuyée sur le balustre de la terrasse, distinguer la large allée sablée qui serpentait autour d'elle, au milieu des arbres de haute stature et des buissons embroussaillés de plantes grimpantes.

Et son cœur s'en alla au loin, ému par le calme, le reposé de la nuit, encore écrasée par les ardents baisers du soleil.

Elle pensait à son bonheur perdu, ruiné, brisé par ces deux misérables qu'elle avait, ainsi que les siens, gorgés de ses bontés, de ses générosités, de ses largesses !

Il ne lui restait que Colette ! Tout son amour, toutes les forces de son esprit et de son âme, tout le trésor d'affection qui existait en elle devait se concentrer sur son enfant !... .

D'un buisson, un coq-faisan s'envola, poussant un cri rauque : col-hok, col-hok ! plusieurs fois répété.

Effrayé, dérangé, il venait de l'être sans doute, car immédiate-

ment après ce bruit d'ailes, Aline entendit le sable de l'allée crier sous un pas pesant.

Un homme s'approchait.

Hésitant, prenant des précautions, ses mouvements irréguliers trahissaient ses appréhensions et ses craintes.

Que voulait-il donc, cet homme ?

Était-ce un ouvrier ivre ? un moissonneur ayant par trop fêté l'ale et le porter dont se montrait libéral Thomas Glayn à l'égard de ses serviteurs occasionnels ?

Non !... L'allure de cet homme, bien qu'irrégulière, ne révélait rien des allures incohérentes que procure l'ivresse.

Il cherchait à sonder l'obscurité. Il voulait arriver jusqu'au château.

Et auparavant, il s'assurait de l'absolue solitude.

Dans l'ombre opaque et chaudement humide, il y avait une puissance de silence extraordinaire.

Le moindre bruit troublait donc ce silence.

Et avec une intuition certaine, une déduction sûre, Aline jugeait les mouvements de cet homme menaçants !... .

Cependant, elle attendit encore... .

D'ailleurs, le bruit des pas sur le cailloutis de l'allée avait complètement cessé.

L'inconnu s'était faufilé derrière un épais buisson tout envahi par des clématites échevelées.

Là, il attendait. Quoi ?

C'est ce qu'ignorait Aline.

En tous cas elle était bien sûre qu'il ne pouvait avoir conscience de sa présence, son corps caché par le balustre de la terrasse, son buste et sa tête courbés, aplatis, et se dissimulant derrière l'épais brouillard.

La jeune femme se demandait, cette fois encore, si elle n'avait pas été le jouet d'une illusion et d'un rêve, lorsqu'un craquement sec se fit entendre soudain, au-dessous même de la terrasse surplombant le parc.

Avec des ondulations de couleuvre, des piétinements d'hyène, il était parvenu à franchir, sans être vu, l'allée, et maintenant il se trouvait contre les volets du rez-de-chaussée, au-dessous même de l'appartement occupé par la jeune mère et par Colette.

Que faisait-il donc ?... A quoi prétendait-il ?... .

Oh ! Aline n'eut pas le temps de discuter cette question avec elle-même.

Les pilastres de la terrasse, les balustres, les rembarde, étaient tapissés de clématites, de pariétaires lierues et grimpantes, dont une grande partie, sous la persistante sécheresse, était morte et friable, dissimulée sous les pousses plus jeunes et plus vivaces.

Une envahissante odeur de pétrole avait éveillé l'attention de Mme de Chazay, lorsqu'un cri de folle terreur s'étrangla dans sa gorge !

Une montée de flammes, une irrésistible poussée, embrasant les sarments des clématites et des lianes sèches, crépitait le long de la muraille et se tordait déjà dans les airs en une immense gerbée.

Des torchées d'étincelles, des grésillements lancéolés, avec tout un cliquetis de détonations répétées, voilà ce qui affolait maintenant ses oreilles.

Le feu ! Le feu !

Et en cette sécheresse excessive, il s'accrochait aux boiseries, aux chambranles, aux persiennes, et gagnait l'intérieur du pavillon avec une effroyable rapidité.

Le feu ! Le feu !... .

Colette d'abord !

Elle se jetait sur sa fille !

En un tour de main, elle la vêtait, fourrait ses petits souliers dans ses poches.

Et l'emportant dans ses bras convulsés, la mère, à corps perdu, dévalait le grand escalier du château.

Après le lourd travail de la fenaison, tout dormait dans la maison, aussi bien que dans les communs.

Ses cris n'avaient pas été entendus, tandis que déjà, au-dessus de sa tête, l'incendie faisait rage.

—Au feu ! Au feu !

Et ouvrant la porte du vestibule, elle se jeta dans le parc... .

Haletante, éperdue, elle courait comme une insensée !... .

La raison, en effet, l'avait pour un instant abandonnée.

Une rivière se fût-elle trouvée sur son chemin, elle se fût jetée dans les flots, poursuivie par l'idée fixe du danger qui avait absorbé en elle tous les autres sentiments de sa vie.

Au feu ! Au feu !... .

Elle se retourna !

L'aile droite des Sept-Chênes s'embrasait tout entière.

Des hommes affolés couraient à présent tout autour, cherchant à organiser des secours, une chaîne... .

—Ouvrez les grilles !... Ouvrez les grilles !... — criait d'une voix tonnante Thomas Glayn, déjà sur pied. — Que tout le monde vienne !... Que tout le monde accoure !... Au secours !... A l'aide !

Les grilles du parc tournaient sur leurs gonds et une troupe d'ou-